

NATHALIE AZOULAI

Les filles ont grandi  
*récits*



Par l'auteur de  
*Mère agitée*

Flammarion

# NATHALIE AZOULAI

## Les filles ont grandi

*récits*

En 2002, Nathalie Azoulai publie *Mère agitée*, succès de librairie qui raconte la vie des jeunes femmes confrontées aux joies et aux angoisses de la maternité. Elle reprend aujourd'hui le fil et explore une nouvelle tranche de vie : l'adolescence.

Bien des scènes accrochent son œil, chez le gynécologue, au téléphone, un soir de Noël, au retour d'Angleterre, ou au café. À la table du petit déjeuner, dans la salle de bain, devant les grilles du lycée. Il est question de féminité, de langage, d'amour, d'ambition ou encore de goûts que l'on partage. Mais qui dit partage dit transmission, le nerf de la guerre au temps de l'adolescence.

102 récits courts et incisifs, drôles et graves. Des instantanés qui racontent la vie des mères et des filles « agitées ».

*Les filles ont grandi* est le cinquième livre de Nathalie Azoulai.

# Les filles ont grandi

*récits*

## Du même auteur

*Mère agitée*, Seuil, 2002 ; Points Seuil, 2003.

*C'est l'histoire d'une femme qui a un frère*, Seuil,  
2004.

*Les Manifestations*, Seuil, 2005.

*Une ardeur insensée*, Flammarion, 2009.

Nathalie Azoulay

# Les filles ont grandi

*récits*

Flammarion

© Flammarion, 2010.  
ISBN : 978-2-0812-4029-2

*Elle avait cette grâce fugitive de l'allure qui marque  
la plus délicate des transitions, l'adolescence, les deux  
crépuscules mêlés, le commencement d'une femme  
dans la fin d'un enfant.*

Victor Hugo, *Les Travailleurs de la mer*





*Quand j'ai écrit Mère agitée, il y a quelques années, mes turbulences regardaient la naissance des enfants, les premiers pas, cette nouvelle vie qui commençait... Une image me hantait, celle de la mère parfaite, celle qu'on respecte et qu'on maudit. Depuis, mes filles ont grandi. Ce sont devenues des adolescentes et, toujours, la même image de perfection revient me hanter car leurs transformations veulent qu'on les guide, qu'on tienne bon, qu'on trouve toujours la bonne distance entre l'autorité et la complicité. Mais j'ai beau savoir, analyser, anticiper, elles me surprennent, me désarment, me réjouissent et m'accablent ; bref, près de dix ans plus tard, elles continuent de me confronter aux ambivalences maternelles. Avec elles donc, j'ai l'impression de cheminer dans un tunnel. Nulle tragédie là-dedans si ce n'est qu'il faut jour après jour affronter désormais les délicates questions de l'amour, des choix de vie, de la sexualité, de la confiance et de la transmission. Inutile de dire qu'à leur contact je retrouve mon adolescence, sa réalité et*

*ses mythes ; je constate que des filles qui grandissent ont besoin de se frotter à ce qu'était leur mère quand elle était jeune. Pas simple ce va-et-vient entre le passé, le présent et le futur. Je suis dans le tunnel, ce pourrait être bien pire, ce sera peut-être pire mais la traversée me laisse pour le moment le loisir et la disponibilité qui conviennent à cette chronique tissée de joies et de souffrances, constamment tiraillée entre le désir de les voir s'envoler et la peur de leur lâcher la main. J'ai écrit ce livre comme une sorte de journal de bord où la nostalgie affleure, et son contraire mais qui n'a pas de nom, l'attente de l'avenir, l'impatience, la manie de toujours vouloir connaître la suite du film...*

## Madame

Ce qu'elle retient de ses années d'adolescence, c'est le nombre de prénoms qu'elle a vu défiler, les rares et les banals, les courants et les précieux, et au milieu desquels le sien se perdait. Valérie, Brigitte, Anne-Laure, Nathalie, Constance, Véronique, Patricia, comme dans les refrains de Vincent Delerm. Souvent, dans les chambres de ses filles, on pépie, on s'agite, on glousse, on murmure, on s'interpelle : Léa, Paola, Fanny, Chloé, Louise, Juliette. Elle voudrait entrer, se mêler à elles, que son prénom s'immisce, fasse partie de la ronde. Elle glisse son visage dans l'entrebâillement de la porte. On la regarde, on s'étonne, on se tait. Et, comme dans les chansons de Barbara, les romans épistolaires et les courriers officiels, elle entend cette adresse compassée qui lui coupe la tête :

— Bonjour, madame.

## Au stade

Elle accompagne sa fille à son cours d'athlétisme. Avec elle, elle attend la venue du professeur. Elle s'assoit par terre, jambes légèrement écartées.

— Maman...

— Quoi ?

— Rien.

Cinq minutes plus tard :

— Maman...

— Quoi ?

— Tiens-toi bien.

Elle referme un peu ses jambes, redresse le torse.

— Non, pas comme ça, pas par terre !

— Comment alors ?

— Comme une mère.

## L'enfance de ses enfants

Elle surprend souvent sa fille de quinze ans couchée avec un livre pour très jeunes enfants. Pour la forme, elle la houspille, l'accuse de régression ou de ne pas lire de vrais livres, Balzac, Maupassant, mais chaque fois, ça l'intrigue. Qu'est-ce qu'une jeune fille peut donc aller chercher au fond d'un *Tom-Tom et Nana* ? Des souvenirs, une odeur de papier, ses yeux de petite fille, une ingénuité quelconque ? Elle ne lui pose pas la question mais quand elle ressort de la chambre, elle a une vision en tête : une faille longue et étroite creusée dans le corps adolescent avec au fond un gisement d'enfance qui ne lui appartient pas, auquel elle n'accède pas, elle qui croit depuis toujours avoir la mainmise sur l'enfance de ses enfants, des pépites qui scintillent et qui n'iront plus au fond de ses poches.

## Hôtel California

— Écoutez donc ça, j'ai dansé un nombre de slows incalculables sur cette chanson !

Elle monte le volume de l'autoradio, fredonne, les paroles lui reviennent, intactes, sans la moindre erreur. En plein périphérique, elle a quinze ans, c'est une soirée d'été, gaie, pleine de promesses et d'émois. Ses filles sourient, attendries. Puis la chanson s'achève, le silence revient et, avec lui, sa véritable mémoire : les regards envieus sur ses amies qui dansaient, sa moue triste parce qu'on ne l'invitait jamais. Mais elle n'en dit rien, elle a honte d'avoir été ce genre d'adolescente, éconduite, transparente. La véritable histoire de cette chanson ne se joue sur aucune piste de danse mais dans sa chambre de jeune fille solitaire qui s'époumonait les soirs d'hiver et qui rêvait à tous les amoureux qu'elle n'avait pas.

*On a dark desert highway, cool wind in my hair...*

## L'orthodontiste

Chaque fois, c'est une sorte de charabia qui se déverse et qui lui parle des dents de ses filles, de leurs canines et de leurs bagues. Elle se rend à ces rendez-vous sans enthousiasme ni inquiétude et devant la spécialiste, elle ne cherche même pas à comprendre ce qu'elle lui explique, préconise. En fait, elle n'y va que pour faire advenir leur sourire de femme. Elle vient dans ce cabinet avec le souhait que l'orthodontiste administre tous les soins nécessaires, monnaie un résultat garanti contre des chèques et de nouvelles séances. Pour un peu, le troc pourrait se formuler ainsi : tenez, je vous les confie tordues et désorientées, rendez-les-moi droites. Il y aurait donc des lieux magiques où les désordres de ses filles se redresseraient mais où ce redressement ne lui incomberait pas, où il n'entrerait ni états d'âme ni arrière-pensées pour troubler la seule dialectique qui vaille, prescription/application.

## Tétraplégique

Soir après soir, une jeune fille prénommée Sabine reçoit son petit ami chez elle, dans son lit. Son père, paralysé des quatre membres, ne peut pas se lever la nuit et voir avec qui elle couche. Elle a dix-sept ans. Son jeune amant passe par la fenêtre, sans pouvoir même se laver les dents quand il file au matin. On dirait un film ou une pièce de Shakespeare à laquelle on aurait ajouté les détails d'un drame bourgeois.

Elle adore cette histoire, la passion juvénile profitant de la grave maladie et invalidant tout soupçon de cynisme.



## Les rubans blancs

Dans un village protestant du début du XX<sup>e</sup> siècle, des bandes d'adolescents déambulent en laisse, muselés, interdits d'émotion et d'expression, filles et garçons. On les sermonne, on leur attache, tels des brassards de deuil inversés mais tout aussi funestes, de jolis rubans blancs, on leur inocule la vertu comme une vaccination de masse. En ce temps-là, les jeunes gens qui s'aiment n'ont droit qu'à de menus sourires, des yeux baissés et au mieux, une légère caresse sur le dessus de la main. Ni baiser ni étreinte ni même franche déclaration. Le corps doit rester sec, sans sécrétion d'aucune sorte. On n'a pas changé seulement d'époque, on a changé d'humanité, d'espèce. On dit de ce film allemand qu'il parle de la guerre quand elle n'y voit que l'adolescence. Et si l'adolescence et la guerre avaient partie liée ? Car on ne sacrifie pas impunément la jeunesse d'un pays, on ne lui brûle pas ses ailes avant qu'elles ne s'ouvrent, on ne peut pas

laisser aussi peu filtrer le désir, la sève, la pulsation  
du vivant sans prendre le risque de la maltraitance  
à grande échelle et de la barbarie collective.

## Morphing sentimental

Plus ça va, plus elle leur trouve toutes sortes de diminutifs et de surnoms idiots, et qui les exaspèrent, surtout en présence d'étrangers. Pitchounette, Doudou, Blondinetta... Maman, s'il te plaît, arrête... Mais elle n'y peut rien, il suffit qu'elle regarde leurs longues jambes et leurs ongles vernis pour avoir envie de s'adresser à elles comme à de tout petits bébés. C'est une démangeaison du langage, une poussée d'urticaire. Entre ses filles et elle, depuis le début, c'est une question de peau, alors quoi de plus normal que cette allergie ? Un soir, elle est allongée sur le lit de sa fille aînée qui se prépare pour sortir. Devant le miroir de sa chambre, l'adolescente s'agite, se maquille, se parfume, tourne sur elle-même, demande à sa mère, et ça, tu crois que c'est bien ? Ou c'est mieux comme ça ? Elle répond mollement, ne regarde pas vraiment, son esprit vagabonde comme dans un mauvais film : aux images actuelles d'autres se superposent, plus anciennes, sa fille qui apprend à

marcher, sa fille devant la maternelle, sur la plage entre seaux et pelles, joufflue, câline, innocente et circonscrite. Ce morphing mental lui déplaît, entre chantage et guimauve, une manie réservée aux autres mères, pas à elle, et pourtant. Quand je pense qu'il n'y a pas si longtemps, tu avais encore des joues, déplore-t-elle. Maman... Éprouver les échasses du temps dans le morphing, mesurer le temps commun pour avancer vers celui qui promet de l'être moins. Les parents ont besoin de sentir sous leurs aisselles vieillissantes ces échasses-là, du temps où ils accompagnaient leurs enfants, leur tenaient encore la main, avant que les échasses ne se transforment en béquilles et qu'ils soient ceux qu'on aide à marcher. Encore une fois, elle avise les longues jambes, les joues creusées, les seins naissants, et murmure, mon petit bébé...



N°édition : L.01ELJN000323.N001  
Dépôt légal : mai 2010